

contamination, as well as the possibilities for reconfiguration they open in a postcolonial context.

Moving between memory and creation, the exhibition becomes a space for confrontation as much as projection. It invites a rethinking of history, a reopening of archives, and a reconnection with narratives to imagine new possible trajectories.

img. 9 Lafleur & Bogaert, *J'aime RD Congo*, 2024. Collage, lettres composées à la main sur des sacs de courses cousus avec du fil de cuivre. Courtesy des artistes.
Collage, hand-set letters on shopping bags sewn together with copper thread. Courtesy of the artists. Image: Lafleur & Bogaert.



img. 10 Mickael-Sltan Mbanza, *Nsala*, 2025. Vidéo en noir et blanc, 10 min. Courtesy de l'artiste.
Black and white video, 10 min. Courtesy of the artist.



LAFLEUR & BOGAERT (img. 3 and 9)
J'aime RD Congo is a traveling project by the artistic duo Lafleur & Bogaert. Inspired by the polypropylene bags named *taux du jour*, which are widespread in everyday Congolese life, the artists transform this ordinary object into a hybrid form, both functional and a work of art. In collaboration with Ateliers Picha, they repurpose these bags to serve as the official bags of the Lubumbashi Biennale. Hand-painted, they circulate in public spaces, carrying messages that blend slogans from the streets, popular references, and tributes to Valentin-Yves Mudimbe. Since 2024, *J'aime RD Congo* has been traveling across the country, (from Kolwezi to Muanda, via Mbuji-Mayi, Lusanga, and Kinshasa), as a series of *in situ* artistic interventions, like a living collage nourished by the contexts in which it unfolds.

MICKAEL-SLTAN MBANZA (img. 7 and 10)
Between colonial archives and contemporary images, *Nsala* weaves a silent dialogue between past and present. Mickael-Sltan Mbanza addresses the history of mining exploitation in Katanga through a poetic film that explores memory, silence, and transmission. Created during a residency at the Yole!Africa center, *Nsala* blends images from the Tervuren Museum with scenes filmed in an active mine. Through parallel editing, gestures from the past and present respond to one another, revealing the persistence of an exploitative logic that marks both bodies and landscapes. Yet by replaying these imposed figures, the film shifts their meaning: once objectified, the filmed bodies regain subjecthood. Through cinematic means, Mickael-Sltan Mbanza short-circuits the colonial system of representation. Taking back control of one's image thus becomes an act of reappropriation: disrupting time, delving into silence, and restoring to the filmed bodies their dignity, their history, their presence.

PENDEZÂ MULAMBA (img. 8 and 11)
Mon chant is an experimental film that conveys artist Pendeza Mulamba's growing anxiety in the face of fast environmental degradation, set against the backdrop of daily births in a world in crisis. The work takes root in a scene witnessed in Kinshasa, where kilometers of roads were covered in a thick layer of plastic waste, a striking reflection of the scale of pollution in a city that is both overpopulated and predominantly young. Through an imagined dialogue between a mother and her unborn child, the film questions our role in rebuilding a livable environment for future generations. By juxtaposing the calm of the intrauterine world with the violence of a threatened outside, the artist offers a sensitive reflection on motherhood, transmission, and forms of resistance facing ecological collapse.



img. 1 Godelive Kasangati Kabena, *Mbwa: Now Mine*, 2025. Verre soufflé, coussin en velours, couette. Courtesy de l'artiste.
Blown glass, velvet pillow, duvet. Courtesy of the artist. Image: Rita Silva.



img. 2

Imane Farès

41 rue Mazarine, 75006 Paris
+ 33 (0)1 46 33 13 13
contact@imaneffares.com
www.imaneffares.com

Toxic Lands, Living Narratives

With:
Nilla Banguna, Sixte Kakinda, Godelive Kasangati Kabena, Lafleur & Bogaert, Mickael-Sltan Mbanza, Pendeza Mulamba.

img. 11 Pendeza Mulamba, *Mon chant*, 2024. Vidéo HD, couleur, son, 6 min. 5 sec. Courtesy de l'artiste.
HD video, colour, sound, 6 min. 5 sec. Courtesy of the artist.



Imane Farès represents (représente) Sinzo Aanza, Basma al-Sharif, Sammy Baloji, Minia Biabiany, Ali Cherri, Emeka Ogbob, Younès Rahmoun, James Webb.



img. 12

Nilla Banguna
Born (née) 1990, Democratic Republic of the Congo.
Lives and works (vit et travaille) in Lubumbashi (DRC).

Sixte Kakinda
Born (né) 1984, Democratic Republic of the Congo.
Lives and works (vit et travaille) in Kampala (Uganda).

Godelive Kasangati Kabena
Born (née) 1996, Democratic Republic of the Congo.
Lives and works (vit et travaille) between Kinshasa (DRC) and Kumasi (Ghana).

Lafleur & Bogaert
Founded (fondé) in 2013 by Michel Lafleur (Haiti) and Tom Bogaert (Belgium).
Live and work (vivent et travaillent) in Port-au-Prince (Haiti) and Budapest (Hungary).

Mickael-Sltan Mbanza
Born (né) 1996, Democratic Republic of the Congo.
Lives and work (vit et travaille) in Goma (DRC).

Pendeza Mulamba
Born (née) 1998, Democratic Republic of the Congo.
Lives and work (vit et travaille) in Kisangani (DRC).

img. 3 Lafleur & Bogaert, *J'aime RD Congo*, 2024. Sac de course tissé en polypropylène «taux du jour». Courtesy des artistes.
Polypropylene woven shopping bag 'taux du jour'. Courtesy of the artists. Image: Lafleur & Bogaert.



img. 4



41 rue Mazarine, 75006 Paris
+ 33 (0)1 46 33 13 13
contact@imaneffares.com
www.imaneffares.com

Imane Farès

Toxic Lands, Living Narratives

Avec les artistes:
Nilla Banguna, Sixte Kakinda, Godelive Kasangati Kabena, Lafleur & Bogaert, Mickael-Sltan Mbanza, Pendeza Mulamba.

1 Picha, fondée en 2008 à Lubumbashi par un collectif d'artistes et de travailleur-euse-s culturel-le-s, tire son nom du mot swahili signifiant «image». L'association utilise l'art et l'image comme moyens de raconter des histoires et de créer du dialogue. Sa vision: construire un éco-système durable pour l'art et la culture en République démocratique du Congo, en soutenant les talents locaux et en favorisant les échanges internationaux.

L'exposition *Toxic Lands, Living Narratives* (Terres toxiques, récits vivants) prolonge les recherches engagées lors des dernières éditions de la Biennale de Lubumbashi, organisée par l'association Picha' en République démocratique du Congo. Conçue en collaboration avec Sammy Baloji, elle réunit des artistes dont les œuvres interrogent les héritages coloniaux et leurs répercussions durables sur les corps, les territoires et les imaginaires.

L'exposition prend pour point de départ la bibliothèque et les archives du philosophe congolais Valentin-Yves Mudimbe, récemment restituées à l'Université de Lubumbashi. Dans ses écrits, Mudimbe analyse comment l'Afrique a été «inventée» à travers les prismes de la domination. Il invite cependant à un geste de *reprise*: relire, décaler, réécrire, détourner les formes imposées pour inventer d'autres chemins de pensée. Reprendre, c'est réactiver l'archive, ouvrir d'autres possibles, et opposer à l'histoire dominante une pluralité de récits, vivants et insurgés. Dans cet esprit, les artistes ici réunié-es mobilisent archives coloniales, mémoire minière ou gestes performatifs pour composer de nouveaux récits.

La notion de toxicité traverse l'exposition, comprise à la fois comme pollution matérielle et poison social hérité du colonialisme. Déplacée et circulante, la toxicité devient un prisme pour lire les effets destructeurs, mais aussi potentiellement transformateurs, des logiques extractivistes sur les villes du Sud global, en particulier sur le Katanga, cœur de l'histoire coloniale congolaise. L'exposition interroge les formes multiples de contamination, mais aussi les possibilités de reconfiguration qu'elles ouvrent dans un contexte postcolonial.

Entre mémoire et création, l'exposition devient un espace de confrontation autant que de projection. Elle invite à repenser l'histoire, à rouvrir les archives et à renouer avec les récits pour imaginer de nouvelles trajectoires possibles.

NILLA BANGUNA (img. 6 et 12)
Nilla Banguna est artiste en résidence au centre d'art Picha depuis 2018, où elle mène un travail de recherche et de production textile en collaboration avec un groupe de femmes du village de Makwacha, à 45 km de Lubumbashi. Ce village, où Picha développe actuellement un atelier de sérigraphie, perpétue une tradition picturale: chaque année, les femmes y peignent les murs de leurs maisons avec des motifs en argile, effacés à la saison des pluies. Les œuvres présentées à la galerie résultent d'une collaboration avec sa sœur Patricia Banguna Kazadi et deux artistes de Makwacha, Fernande Musha Sebelwa et Josephine Kyungu Muloba. Ensemble, elles transposent la pratique picturale locale des peintures murales sur des supports mobiles, comme le tissu en coton, valorisant ainsi ces motifs et les savoir-faire qui les accompagnent.

SIXTE KAKINDA (img. 2 et 5)
À travers deux œuvres complémentaires, Sixte Kakinda explore les liens invisibles entre la République démocratique du Congo et le Japon, liés par une histoire commune souvent oubliée: celle de l'uranium extrait de la mine congolaise de Shinkolobwe, utilisé pour fabriquer les bombes atomiques larguées sur Hiroshima et Nagasaki en 1945. Le film d'animation *From Hiroshima to Shinkolobwe* retrace, en sens inverse, la trajectoire de cet uranium, du Japon jusqu'à la mine congolaise. Le film interroge le temps nécessaire à la création d'une œuvre destructrice, ainsi que l'inscription de la mémoire dans un récit.
L'œuvre *Monologue* constitue le point de départ d'une bande dessinée sur l'invisibilité du Congo dans la mémoire collective liée à la bombe atomique. S'infiltrant symboliquement dans les bibliothèques des visiteur-ri-ce-s, cette œuvre dialogue avec la réflexion de Mudimbe sur la bibliothèque comme lieu de réagencement et de réécriture des savoirs, montrant comment les archives peuvent être reprises et transformées pour penser la toxicité et ses héritages.

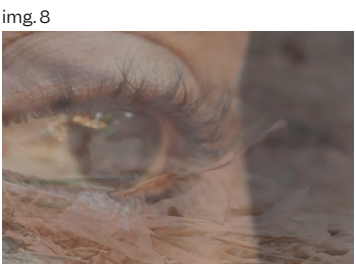
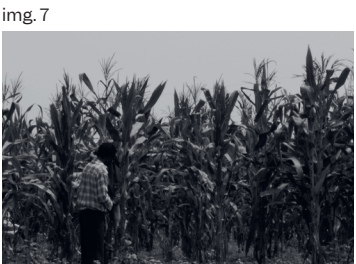
GODELIVE KASANGATI KABENA (img. 1 et 4)
Dans sa série *Mbwa: Now Mine*, réalisée lors de sa résidence au Studio Voltaire à Londres, Godelive Kasangati Kabena explore la circulation et la transformation des images du chien Basenji, originaire de la République démocratique du Congo. Elle s'intéresse aux processus qui transforment ces images de simples représentations en singularités, ouvrant une réflexion sur les archives et leur contenu. À travers l'utilisation du soufflage de verre, une technique qui allie répétition et unicité, l'artiste transpose ces dynamiques visuelles en formes tangibles. En s'appuyant sur des archives d'institutions telles que le Musée de Tervuren et le British Museum, elle explore la relation entre les fragments et la totalité. Le chien Basenji sert de point de départ à une exploration de l'épuisement des matériaux d'archive, sans chercher à les définir entièrement.

LAFLÉUR & BOGAERT (img. 3 et 9)
J'aime RD Congo est un projet itinérant du duo artistique Lafléur & Bogaert. Inspirés par les sacs en polypropylène, surnommés «taux du jour» et omniprésents dans le quotidien congolais, les artistes transforment cet objet du quotidien en une forme hybride, à la fois utilitaire et œuvre d'art. En collaboration avec les Ateliers Picha, ils détournent ces sacs pour en faire les sacs officiels de la Biennale de Lubumbashi. Peints à la main, ils diffusent dans l'espace public des messages mêlant slogans recueillis dans la rue, références populaires et hommages à Valentin-Yves Mudimbe. Depuis 2024, *J'aime RD Congo* voyage à travers le pays (de Kolwezi à Muanda en passant par Mbuji-Maji, Lusanga et Kinshasa) sous forme d'interventions artistiques *in situ*, comme un collage vivant, nourri par les contextes dans lesquels il s'inscrit.

MICKAEL-SLTAN MBANZA (img. 7 et 10)
Entre archives coloniales et images contemporaines, *Nsala* tisse un dialogue muet entre passé et présent. Mickael-Sitan Mbanza aborde l'histoire de l'exploitation minière au Katanga à travers un film poétique qui explore mémoire, silence et transmission. Conçu en résidence au centre Yole!Africa, *Nsala* mêle des images issues du musée de Tervuren à des scènes filmées dans une mine encore en activité. Par un montage parallèle, gestes d'hier et d'aujourd'hui se répondent, révélant la persistance d'une logique d'exploitation qui marque les corps et les paysages. Mais en jouant ces figures imposées, le film les déplace: réifiés hier, les corps filmés redeviennent sujets. Par les moyens du cinéma, Mickael-Sitan Mbanza court-circuite le système de représentation colonial. *Reprendre* le contrôle de son image devient alors un acte de réappropriation: brouiller les temps, creuser le silence et rendre aux corps filmés leur dignité, leur histoire, leur présence.

PENDEZÁ MULAMBA (img. 8 et 11)
Mon chant est un film expérimental qui exprime l'inquiétude grandissante de l'artiste Pendezá Mulamba face à la dégradation rapide de l'environnement, en lien avec les naissances quotidiennes dans un monde en crise. L'œuvre trouve son point de départ dans une scène observée à Kinshasa, où des kilomètres de routes étaient recouverts d'une épaisse couche de déchets plastiques, révélant l'ampleur de la pollution dans une ville à la fois surpeuplée et majoritairement jeune. À travers un dialogue imaginaire entre une mère et son fœtus, le film interroge notre rôle dans la reconstruction d'un environnement viable pour les générations à venir. En juxtaposant la quiétude

img. 6 Nilla Banguna, *Wankito (umwanakaji). La femme forte*, 2023. Tissus imprimés conçus et réalisés par Nilla Banguna, en collaboration avec Patricia Banguna Kazadi, Josephine Kyungu Muloba et Fernande Musha Sebelwa, vue d'installation: Kunsthalle Mainz. Courtesy of the artist.
Printed fabrics designed and produced by Nilla Banguna, in collaboration with Patricia Banguna Kazadi, Josephine Kyungu Muloba, and Fernande Musha Sebelwa, installation: Kunsthalle Mainz. Courtesy of the artist. Image: Norbert Miguletz.



2 Picha, founded in 2008 in Lubumbashi by a collective of artists and cultural workers, takes its name from the Swahili word for "image." The organization uses art and image-making as tools for storytelling and dialogue. Its vision: to build a sustainable ecosystem for art and culture in the Democratic Republic of the Congo by supporting local talent and fostering international exchange.

The exhibition *Toxic Lands, Living Narratives* builds on the research initiated during recent editions of the Lubumbashi Biennale, organized by the Picha Association² in the Democratic Republic of the Congo. Conceived in collaboration with Sammy Baloji, it brings together artists whose works question colonial legacies and their lasting impacts on bodies, territories, and imaginaries.

The exhibition takes as its starting point the library and archives of Congolese philosopher Valentin-Yves Mudimbe, recently returned to the University of Lubumbashi. In his writings, Mudimbe analyzes how Africa was “invented” through the lenses of domination. However, he calls for a process of reclamation: rereading, shifting, rewriting, and subverting imposed forms to invent alternative ways of thinking. To reclaim is to reactivate the archive, open up new possibilities, and oppose dominant history with a plurality of living and insurgent narratives. In this spirit, the artists gathered here draw on colonial archives, mining memory, and performative gestures to compose new narratives.

The notion of toxicity runs through the exhibition, understood both as material pollution and as a social poison inherited from colonialism. Displaced and circulating, toxicity becomes a lens through which to read the destructive yet potentially transformative effects of extractive logics on cities in the Global South, particularly in Katanga, the heart of Congo's colonial history. The exhibition examines multiple forms of

du monde intra-utérin et la violence d'un extérieur menacé, l'artiste propose une réflexion sensible sur la maternité, la transmission et les formes de résistance face à l'effondrement écologique.

NILLA BANGUNA (img. 6 and 12)
Nilla Banguna has been an artist in residence at the Picha art center since 2018, where she conducts research and textile production in collaboration with a group of women from the village of Makwacha, located 45 km from Lubumbashi. This village, where Picha is currently developing a screen printing workshop, maintains a pictorial tradition: every year, the women paint the walls of their houses with clay motifs that are erased during the rainy season. The works presented in the gallery result from a collaboration with the artist's sister Patricia Banguna Kazadi and two artists from Makwacha, Fernande Musha Sebelwa and Josephine Kyungu Muloba. Together, they transpose the local mural painting practice onto portable materials, such as cotton, thereby enhancing these motifs and the associated know-how.

SIXTE KAKINDA (img. 2 and 5)
Through two complementary works, Sixte Kakinda explores the invisible links between the Democratic Republic of the Congo and Japan, connected by a shared history that is yet often forgotten: the uranium extracted from the Congolese Shinkolobwe mine, used to manufacture the atomic bombs dropped on Hiroshima and Nagasaki in 1945. The animated film *From Hiroshima to Shinkolobwe* retraces, in reverse, the trajectory of this uranium from Japan back to the Congolese mine. The film questions the time required to create a destructive weapon, as well as the inscription of memory into a narrative.
The work *Monologue* serves as the starting point for a comic book about the invisibility of Congo in the collective memory linked to the atomic bomb. Symbolically infiltrating visitors' libraries, this work engages in dialogue with Mudimbe's reflection on the library as a place of rearrangement and rewriting of knowledge, showing how archives can be reclaimed and transformed to address toxicity and its legacies.

GODELIVE KASANGATI KABENA (img. 1 and 4)
In her series *Mbwa: Now Mine*, created during her residency at Studio Voltaire in London, Godelive Kasangati Kabena explores the circulation and transformation of images of the Basenji dog, which is native to the Democratic Republic of the Congo. She examines processes that transform these images from simple representations into singularities, opening a reflection on archives and their content. Through glassblowing, a technique that combines repetition and uniqueness, the artist transposes these visual dynamics into tangible forms. Drawing on archives from institutions such as the Tervuren Museum and the British Museum, she explores the relationship between fragments and the whole. The Basenji dog is a starting point for exploring the exhaustion of archival materials, without seeking to fully define them.

img. 5 Sixte Kakinda, *From Hiroshima to Shinkolobwe*, 2023. Film d'animation, 1 min. 59 sec. Courtesy of the artist.
Animated film, 1 min. 59 sec. Courtesy of the artist.

